

NOVALIS

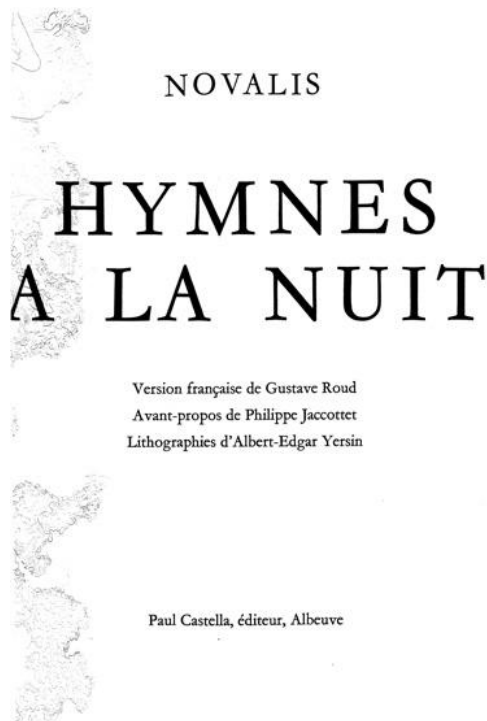
Lettre bimestrielle n°91 – février-mars 2021

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

Hommage à Philippe Jaccottet



Philippe Jaccottet est décédé le 24 février dernier. C'est lui rendre hommage que de reproduire ici un bref extrait de l'avant-propos écrit par le poète pour la publication des *Hymnes à la Nuit* de Novalis dans la traduction de celui qu'il disait son mentor : Gustave Roud¹.

Ce sera l'occasion aussi de lire ou de relire la très belle étude de Nathalie J. Ferrand, « Gustave Roud et Philippe Jaccottet, lecteurs de Novalis », publiée en 2007² ainsi que de reprendre la présentation de Gustave Roud par le même Philippe Jaccottet, parue chez Seghers, en 2002.

OÙ EST LA NUIT ?

Nous ne savons pas ce qu'est la Nuit. Nous l'apprenons toutefois à travers de telles paroles qui en reproduisent la liberté, la légèreté, la continuité, la transparence. Il ne faut pas croire qu'elle soit simplement ce que les hommes appellent la Nuit, compagne ou rivale du jour, en tout cas son égale dans nos vies ainsi divisées en damiers. Si le regard intérieur de Novalis a pu saisir d'abord cette nuit intersidérale qui entoure perpétuellement notre globe et contient donc notre jour, il n'a pas tardé à voir de façon plus profonde. Les hommes ne sentent pas que la véritable Nuit est présente « dans le suc doré des grappes, dans l'huile miraculeuse de

¹ Parue aux éditions Paul Castella, en 1966. Un autre extrait a été reproduit dans la *Lettre Novalis* n°3 juin-juillet 2006.

² Disponible en ligne sur le site <http://revel.unice.fr>.

l'amandier, dans la sombre sève du pavot », qu'elle baigne le sein des vierges, qu'elle habite les légendes. Quelle est cette présence étrange, intérieure à des substances sacrées comme le vin et l'huile, aux choses pures, natives, très anciennes ? Que se cache-t-il dans ce rapprochement entre les fruits, les semences, les seins et la Nuit ? On sent là encore qu'il ne s'agit pas d'analyser, mais de ressentir immédiatement... Tout s'est renversé : la plus grande limpidité est donnée, non plus au jour, mais à la Nuit.

Où est la Nuit ? Dans l'huile de l'amandier³.

*

Comment associer des images à ce qui est le chant même de l'intériorité ? On ne le pourrait pas, si l'on prétendait illustrer à la manière d'autrefois, réduire à des portraits ou à des scènes ce qui n'est jamais que passage. Aussi le rêveur improprement dit « abstrait » (malheureux mot, malheureusement trop souvent justifié) a-t-il plus de droits à tenter de susciter, parallèlement au texte et à sa manière, une magie analogue. Comment imaginer un seul instant qu'il figure le « monument du souvenir », l'enchaînement des larmes, Sophie morte, alors que tout cela justement s'en est allé en poussière ?

Il y a, dans le roman *Henri d'Ofterdingen* écrit par Novalis en 1800, un curieux conte où se trouve décrit le déroulement d'un jeu dans le palais du roi

... Les suivantes apportèrent une table et un coffret : il contenait une quantité de cartons couverts de signes sacrés, énigmatiques, composés uniquement de figures de constellations. Le Roi baisa ces feuillets avec le plus grand respect, les mêla soigneusement, en tendit quelques-uns à sa fille, garda le reste pour lui. La Princesse les posa, un par un, sur la table, mais le Roi considérait les siens avec

³ Nathalie J. Ferrand écrit à ce sujet : « la Nuit, chez Novalis, est aussi la part la plus obscure et profonde des choses, qui constitue leur essence. Le passage où le poète allemand évoque la présence de la Nuit, « dans le suc doré des grappes, dans l'huile miraculeuse de l'amandier, dans la sombre sève du pavot », est cité puis réécrit sous une forme brève, isolée sur un alinéa :

Où est la Nuit ? Dans l'huile de l'amandier.

Jaccottet s'approprie le texte de Novalis en conservant les mots les plus simples, qui parlent à sa sensibilité, et la structure de la phrase est caractéristique de sa poétique, évoquant un possible début de poème. La nuit est le lieu du dévoilement, mais on ne trouve plus, chez Jaccottet, la dimension religieuse et chrétienne des *Hymnes à la Nuit*. »

attention, méditant longuement son choix avant d'en déposer un à son tour. Parfois il semblait obligé de se décider malgré lui ; par contre, on le voyait tout joyeux quand il parvenait, grâce à une carte bien choisie, à combiner une belle harmonie de signes et de figures.

Dès le début du jeu, tous les assistants avaient montré les marques du plus vif intérêt, avec une mimique des plus étranges, comme si chacun avait tenu entre ses mains un outil invisible qu'il utilisait pour quelque travail acharné. En même temps, douce mais profondément émouvante, murmurait dans les airs une musique qui paraissait venir des étoiles tout entremêlées en bizarres nébuleuses à travers la salle, ainsi que d'autres mouvements extraordinaires. Les étoiles, lentes ou rapides, oscillaient en phases perpétuellement mouvantes, reproduisant avec beaucoup d'art et selon le rythme de la musique, les figures des cartes.

Et la mélodie sans cesse changeait, comme les images sur la table : malgré les variations souvent brusques et surprenantes, un unique et simple thème paraissait unir le tout. Avec une légèreté incroyable, les étoiles volaient en même temps que les images. Tantôt elles formaient toutes un seul et vaste entrelacement, tantôt elles s'ordonnaient de nouveau en groupes harmonieux ; tantôt la longue sarabande s'éparpillait comme un rayon en une poussière d'étincelles, ou bien, par des cercles et des motifs minuscules mais qui grandissaient sans cesse, réapparaissait une immense et stupéfiante figure...

Ne dirait-on pas que c'est un jeu de ce genre que Yersin⁴ a tenté depuis longtemps dans ses gravures ? Mais il y a des rencontres plus profondes ; il y a, par exemple, ce passage du même roman sur le Végétal :

... Les végétaux sont le langage le plus direct du sol : chaque nouvelle feuille, chaque plante particulière, c'est quelque secret qui cherche à s'exhaler et qui, plein d'amour et de désir, ne pouvant faire un mouvement ni prononcer un mot, devient une plante silencieuse et paisible... Le monde innocent des fleurs, véritable révélation de l'enfance, amenait insensiblement dans notre mémoire et sur nos lèvres le souvenir de notre origine florale...

Mais à ce déchiffrement du langage de la Nature répond cette autre phrase, isolée dans les notes :

Eloignement infini du monde des fleurs...

qui impose ses limites à l'ardeur de la découverte et du savoir. Je

⁴ Le graveur suisse Albert-Edgard Yersin (1905-1984), qui a illustré le volume avec ses lithographies. Cf. <http://www.yersin-artiste.ch>.

crois sentir quelque chose de cette distance dans les « jardins » de Yersin, qui sont aussi des labyrinthes. Que signifie la loi de leur foisonnement ?

Il y a enfin la mine, qui joue un rôle essentiel dans les rêveries du poète, et au fond de laquelle il semble que le graveur soit souvent descendu en pensée, armé lui aussi de sa lampe et de ses outils sans défaillance, à la rencontre de l'énigmatique noyau, de la masse qui dort lourdement dans les profondeurs. Et certaines recherches de Yersin ne semblent-elles pas opposer ou combiner ces deux règnes, minéral et végétal, que Novalis avait entrepris de déchiffrer ?

Mais la descente dans les puits et les galeries est encore un mouvement vers la nuit.

*

Dans d'autres images, un monde obscur semble se changer en feu ; or ce feu est une blancheur, une ouverture, une éclosion, quand les barrières se rompent ; et cette ouverture prend les formes douces, enveloppantes, de la femme. Il se pourrait qu'ici le graveur détournât légèrement le cours des *Hymnes* qui débouche sur un Christ pareil à la mort transfigurée ; mais il reste fidèle, sinon à chacun de ses termes, du moins à ce langage que semble définir une autre phrase du poète :

... L'eau, ce premier-né des fusions aériennes, ne peut renier sa voluptueuse origine. Elle figure sur la terre, avec une divine toute puissance, l'élément de l'amour et de l'union...

Chaque phrase des *Hymnes* est moelleusement imprégnée de cette eau ronde et blanche qui, dans les gravures, appelle à soi le foisonnement des formes : feuilles, pierres ou regards.

*

Où est la Nuit ? Elle se recueille comme un lait dans le sein.

Philippe JACCOTTET⁵

⁵ On notera que l'édition de Paul Castella des *Hymnes à la Nuit* a été composée « à la main » en Garamond – police d'écriture qui est également celle des *Lettres* Novalis.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

« Le poète Novalis »

I

« Le deuxième jour de mai de l'an 1772, à Wiederstedt, Dieu nous a fait la joie de nous envoyer un fils, qui a reçu au baptême le nom de Georges-Frédéric-Philippe de Hardenberg. » C'est en ces termes que la mère de Novalis notait, dans le « livre de raison » de la famille, la naissance du futur poète. Le château de Wiederstedt, construit sur les ruines d'un ancien couvent, appartenait aux Hardenberg depuis la guerre de Trente Ans. Il leur appartient encore. C'est un vaste édifice d'aspect tout militaire, formé de deux ailes massives entre lesquelles se dresse une tour à créneaux. « Une porte basse conduit à l'intérieur du château, où s'ouvrent de longs corridors, restes de l'ancien cloître. Des escaliers très larges donnent accès aux grandes et claires salles du premier étage. Mais les pièces du rez-de-chaussée sont humides et sombres, et c'est dans ces pièces que demeuraient les parents de Novalis ; séjour qui ne pouvait manquer d'être fort malsain pour une race anémique et minée de phtisie. On voit encore le lit où Novalis est né : il est au fond d'une alcôve creusée dans le mur, et l'on y monte par des marches de bois, hautes et difficiles. »

Le père de Novalis paraît avoir été un homme d'un esprit supérieur. Juriste, ingénieur, soldat, il s'était distingué dans tous les emplois qu'il avait traversés. Mais en vieillissant il était devenu misanthrope, et la jeune femme que, presque quadragénaire, il avait épousée en secondes noces eut fort à souffrir de ses sombres humeurs. Elle était, elle aussi, de famille noble, mais orpheline et tout à fait sans fortune : les Hardenberg l'avaient recueillie chez eux par charité. Ses trois fils l'adoraient, autant qu'ils respectaient et craignaient leur père. Et, tandis qu'elle leur transmettait les rêves ingénus dont son cœur était plein, le père, avec une rigueur toute féodale, s'occupait du côté positif de leur éducation. Il leur apprenait le grec, le latin, les mathématiques ; il soumettait leurs esprits et leurs corps à une discipline impitoyable ; et surtout il les entretenait dans la pratique de la plus étroite piété, s'étant lui-même affilié à la communauté des Frères Moraves, et ayant donné libre cours à son penchant naturel vers le mysticisme. En 1787, il avait dû quitter le vieux château et se transporter dans la petite ville saxonne de Weissenfels, où il avait obtenu la place de directeur des

salines : mais, à Weissenfels comme à Wiederstedt, il avait imposé à sa femme et à ses enfants une vie de privations et de solitude. Et Georges-Frédéric, jusqu'à dix-huit ans, n'avait connu d'autre distraction qu'un assez long séjour chez un de ses oncles, commandeur de l'Ordre Teutonique. Il y avait entrevu une vie d'élégance et de luxe dont le souvenir, plus tard, devait former un des principaux aliments de sa rêverie.

En 1790, à dix-huit ans, il fut envoyé au collège d'Eisleben, où il acheva de se prendre d'un amour passionné pour Virgile et Horace. On peut dire que, depuis lors, il ne cessa plus de les lire : ils furent ses vrais maîtres, avec Fichte, le mystique hollandais Hemsterhuys, et l'auteur de *Wilhelm Meister*. Mais son premier initiateur à la vie poétique fut Schiller, qu'il eut l'occasion de connaître, dès l'année suivante, à Iéna. Il vint en effet dans cette ville, au sortir du collège, pour commencer ses études de droit ; et, dès qu'il y fut arrivé, il oublia ce qu'il était venu faire. Il eut de nombreux duels, des aventures galantes plus nombreuses encore : car, comme je l'ai dit, il ne ressemblait que de très loin à la chaste Sophie dont parle Henri Heine ; il était, par nature, plein de jeunesse et de vie, avec une ardeur sensuelle dont ses amis eux-mêmes étaient effrayés. Et peut-être commençait-il, dès lors, à écrire des vers. On a gardé toute une série de sonnets, d'épigrammes qui doivent dater de ses années d'université, et qui, d'ailleurs, auraient pu sans dommage demeurer inédites.

Il passa près d'un an à Iéna, y fit des dettes que ses parents eurent peine à payer, et négligea tout à fait ses études de droit. Son père commençait à désespérer de lui, lorsque l'idée lui vint d'appeler à son aide ce Frédéric Schiller dont son fils lui parlait avec tant d'enthousiasme. Et ce fut Schiller qui, à la demande du vieux baron de Hardenberg, entreprit de ramener Novalis à l'étude du droit. « Schiller, – écrivait Novalis, – vient de me convertir. Il m'a révélé des fins supérieures, et que jusqu'ici je n'avais point soupçonnées, dans ces graves sciences qui, je le vois à présent, ont de quoi intéresser passionnément tout homme sain d'esprit et de cœur. » Et, pour mieux profiter de sa conversion, il résolut de quitter le milieu, trop littéraire, d'Iéna, pour aller faire son droit à l'université de Leipzig.

Il rencontra à Leipzig un jeune homme qui n'eut certainement pas sur lui l'influence profonde qu'avait eue Schiller, mais qui devint, depuis lors, le plus intime de ses confidents. « Figure-toi, – écrivait Frédéric Schlegel à son frère Auguste-Guillaume, – que la destinée a envoyé sur ma route un garçon dont on peut tout attendre pour l'avenir. Il m'a plu infiniment, je lui ai plu aussi, et bientôt il m'a ouvert au large le sanctuaire de son cœur.

Tout jeune encore, d'éducation raffinée, un charmant visage avec des yeux noirs d'une expression magnifique. Et une rapidité de conception et d'élaboration vraiment surnaturelle. Figure-toi qu'il ne tient pas à la vérité, mais à la beauté ! Il m'a exposé son opinion, avec un feu sauvage, le premier soir où il est venu chez moi. Il dit qu'il n'y a au monde rien de mauvais, et que l'humanité, partie de l'âge d'or, finira tôt ou tard par y revenir. Jamais je n'ai vu une aussi parfaite gaieté de jeunesse... Son nom est Frédéric de Hardenberg. »

Le soir où Novalis, dans une petite chambre d'étudiant, à Leipzig, « exposa son opinion » devant Frédéric Schlegel, c'est de ce soir que date l'école romantique allemande. Et l'on ne peut s'empêcher de se rappeler, à cette occasion, les lettres où un autre jeune homme élu d'en haut, Mozart, exposait à son père le devoir, pour l'artiste, de maintenir la vérité dans les limites de la beauté. Aussi bien Mozart est-il peut-être, de tous les poètes, celui dont le génie ressemble le plus à celui de Novalis. Et tous deux, par un touchant privilège, ont pu garder jusqu'au bout leur « gaieté de jeunesse ». On lit dans les *Fragments* de Novalis : « Darwin a fait la remarque que la lumière du jour, à notre réveil, nous aveugle moins quand nous avons rêvé d'objets lumineux. Heureux donc ceux qui, dès ce monde, ont rêvé du ciel ! Ils seront ainsi plus préparés à en supporter l'éclat. » Heureux Novalis et Mozart, qui tous deux, dès ce monde, « ont rêvé du ciel » !

Mais, tout en rêvant du ciel, et tout en associant à ses rêves, son ami, – qui aussitôt s'empressait de les réaliser en bonne prose, pour en faire le programme d'une école nouvelle, – le jeune étudiant continuait à jouer, à courir les filles, et à s'endetter. « Le pauvre Hardenberg m'effraie fort, écrivait Frédéric Schlegel, il se conduit comme un enfant, et vient de faire une tache à son honneur. » Quelle « tache » ? On l'ignore, mais on suppose qu'il se sera agi de quelque adultère : et, dans ce cas, le reproche est particulièrement piquant de la part de Frédéric Schlegel qui devait, bientôt après, enlever la femme de son ami Veit, fille du fameux Moïse Mendelssohn. On sait du moins que, bientôt, la situation de Novalis à Leipzig devint si intolérable que le jeune homme, prenant un grand parti, résolut de renoncer à ses études pour entrer dans l'armée. Il se rendit à Eisleben, se présenta chez le colonel d'un corps de cuirassiers, et apprit, à sa grande désolation, que, faute de fortune, il ne pourrait s'engager que dans l'infanterie. Ainsi s'effondra son rêve de gloire militaire.

Il voulut alors essayer d'une troisième université, la plus studieuse de toutes et la plus paisible. Et, cette fois, l'essai fut heureux. Un an de séjour à Wittenberg lui suffit pour achever ses études de droit, si bien que, dès le mois d'octobre 1794, il fut en

état de commencer son stage dans l'administration : car ses parents entendaient faire de lui un fonctionnaire, et lui-même s'y résignait sans trop de regrets. Il commença donc son stage à Tennstedt, en Thuringe, auprès d'un président de district à qui son père l'avait recommandé. Et c'est là, en novembre 1794, que lui arriva l'unique aventure de sa vie qui mérite d'être rapportée.

II



Grüningen.

Le hasard d'une tournée administrative le conduisit, un jour, dans un château des environs de Tennstedt où demeurait un certain baron de Kühn, homme de mœurs équivoques, et fort mal élevé. Ce baron avait une fille toute jeune encore, Sophie, que l'on présenta à Novalis avec les autres enfants : et Novalis, dès qu'il la vit, se prit pour elle d'un amour passionné. Tous les soirs, depuis lors, il revint au château de Grüningen, chevauchant à travers le vent et la pluie pour passer quelques minutes auprès de sa chère Sophie. Et, cinq mois après première visite, en mars 1795, il se fiança secrètement avec elle.

Un extrait du *Journal* de Sophie de Kühn suffira à donner l'idée de la simple et naïve enfant qu'elle était, surtout si nous ajoutons encore qu'elle ne savait ni l'orthographe ni la grammaire, et que son petit cerveau semblait tout à fait incapable d'acquérir jamais aucune instruction.

3 janvier 1795. – Ce matin, j'ai écrit aux tantes. Il n'y a pas eu d'école parce que M. Graf était malade. – 4. Nous avons été seules. Après-midi, j'ai été au Fauwerk. Le soir, nous avons voulu aller chez le maître d'école, mais il n'était pas chez lui. – 5. Ce matin, papa et Georges sont partis pour Sagafftet. Le départ de Georges m'a gâté toute ma journée. – 7. Ce matin, Hardenberg est monté à cheval. Rien d'autre ne s'est passé. – 8. Aujourd'hui nous avons été seuls de nouveau. Rien ne s'est passé. – 9. Aujourd'hui nous avons été seuls de nouveau, et rien ne s'est passé.

Elle écrivait à son fiancé des lettres du genre de celle-ci :

Comment êtes-vous rentré, cher Hardenberg ? Bien, n'est-ce pas, et sans accident ? Et maintenant écoutez une réclamation que je vais vous faire. Quand vous m'avez donné de vos cheveux, je les ai enroulés dans un papier et les ai mis sur la table de Hans. Et l'autre jour, quand j'ai voulu les prendre, il n'y avait plus ni cheveux ni papier. Prière, donc, de vous faire encore une fois couper des cheveux ! Votre amie Sophie de Kühn.

Novalis, cependant, l'aimait de tout son cœur. Tantôt il jouait avec elle, car il n'était lui-même qu'un enfant, tantôt il lui confiait ses projets et ses rêves, qu'elle écoutait avec de grands yeux étonnés. Et la nuit, rentré à Tennstedt, il essayait de fixer, de préciser l'image qu'il se faisait d'elle, comme aussi de définir la vraie nature des sentiments qu'elle lui inspirait. Ce poète a été en effet, toute sa vie, le plus attentif des observateurs, et nous aurons bientôt l'occasion de voir avec quelle sûreté il savait analyser jusqu'aux nuances les plus subtiles de sa vie morale. Quant à la petite Sophie, voici une sorte de portrait que, pour son propre usage, il avait dessiné d'elle, sans doute au retour d'une de ses visites :

Sa maturité précoce. Elle désire plaire à tous. Sa crainte respectueuse de son père, sa décence, et pourtant son innocent abandon. Son attitude dans la maladie, ses humeurs. De quoi parle-t-elle le plus volontiers ? Sa politesse à l'égard des étrangers, sa bienfaisance, son goût pour les jeux enfantins, son instinct musical. Aime-t-elle lire ? Son goût pour les ouvrages de dames. *Elle ne veut rien être. Elle est quelque chose.* Son visage, sa taille, sa santé. Elle ne fait pas grand cas de la poésie. Sa franchise à mon égard, à l'égard des autres. Elle ne semble pas encore s'être éveillée à la réflexion, mais moi-même je m'y suis éveillé qu'assez tard. *Son attitude envers moi*, sa peur du mariage. Ce qui lui plaît le plus dans les hommes et les choses. Son tempérament est-il formé ? Sa peur des revenants. Son talent d'imitation. Elle est sensible, irritable. Elle a le goût de la mesure. Son esprit d'ordre. Son désir de commandement. Elle veut que tout le monde m'aime. Elle a jugé mauvais que je me sois trop tôt adressé à ses parents, que j'aie trop vite laissé échapper le secret de notre amour. Elle n'entend pas être gênée en rien par mon amour. Souvent mon amour lui pèse. Elle est profondément froide. Aptitude énorme de toutes les femmes à cacher, à feindre. Leur don d'observation plus fin que le nôtre, leur tact plus sûr. Toutes les femmes sont plus parfaites que nous. Plus libres que nous.

D'ordinaire moins bonnes que nous. Elles *discernent* mieux que nous. Ce qui est pour elles nature, chez nous paraît art, et c'est notre nature qui est artifice chez elles. Elles individualisent, tandis que nous universalisons. Sophie ne croit pas à la vie future, mais à la métempsychose. Elle n'aime pas qu'on fasse trop attention à elle, et n'admet pas non plus d'être négligée. Elle me veut toujours gai. Elle ne se laisse pas tutoyer. Ses mets favoris : la soupe aux légumes, la viande de bœuf, les haricots, l'anguille. Elle boit volontiers du vin. Elle a du goût pour la comédie. Elle pense plus aux autres qu'à soi-même.

Novalis aimait tendrement sa fiancée, tout en ne se faisant guère, comme l'on voit, d'illusions sur elle. Il lui consacrait toutes ses heures de loisir, il n'était heureux qu'auprès d'elle, et rêvait du moment où il pourrait enfin l'avoir toute à lui. Mais, à en juger par certains mots de ses lettres, peut-être son amour n'aurait-il pas résisté à une attente trop longue, et certes, en tout cas, il n'aurait pas eu sur lui la profonde et bienfaisante influence qu'il a eue, si sa petite fiancée ne s'était, tout à coup, révélée à lui sous un jour nouveau.

Dans les derniers mois de 1795, l'enfant s'alita, dépérit, fut en danger de mort. Et dès cet instant l'amour qu'avait pour elle Novalis se trouva comme transfiguré, il devint une ardente et fiévreuse passion, il alluma dans son cœur et dans son cerveau une flamme qui, désormais, ne devait plus s'éteindre. Amour mélangé de pitié, sans doute, et peut-être de remords, mais d'autant plus il s'empara de tout l'être du jeune homme. Pendant près de deux ans, jusqu'à la mort de Sophie, la vie de Novalis fut une sorte de martyre. Il avait dû quitter Tennstedt, en janvier 1796, pour se rendre auprès de son père à Weissenfels, où il venait d'être nommé commis aux salines. Mais, de loin comme de près, il n'avait de pensée que pour sa Sophie. Quand elle fut transportée à Iéna, afin d'y subir une opération qui n'eut d'ailleurs d'autre effet que de hâter sa fin, il obtint un congé et accourut près d'elle. Jour et nuit il la veillait, retenant ses larmes pour rire avec elle, la consolant, l'amusant, inventant de beaux contes dont elle était ravie. Et le premier miracle que produisit ce magnifique amour fut d'éveiller l'âme de Sophie elle-même. Au contact de l'âme passionnée de Novalis, cette enfant « profondément froide » s'échauffa, s'épanouit, devint à la fois une femme et une sainte. « Mon cher Hardenberg, écrivait-elle quelques jours avant de mourir, c'est à peine si je puis vous écrire une ligne, mais faites-moi un plaisir : ne soyez pas malheureux à cause de moi ! De cela vous supplie votre Sophie, avec tout son cœur. » Affinés par la souffrance, ses traits avaient pris une beauté merveilleuse : et plus belle encore était son âme, chaque jour plus douce, plus sereine, plus gaie. Les parents de

son fiancé, étant venus la voir à Iéna, l'adorèrent aussitôt comme leur propre enfant ; et il n'y eut pas jusqu'au solennel conseiller Goethe qui ne pleurât d'émotion en apprenant sa mort.

Elle mourut le 19 mars 1797, après avoir exigé que Novalis s'éloignât d'auprès d'elle pour n'avoir pas l'angoisse de la voir mourir. Et Novalis, revenu à Weissenfels, se jura de continuer à ne vivre que pour elle. Un mois après la mort de Sophie, il commença une façon de *Journal* où il nota, chaque soir, la place qu'avait tenue la jeune morte dans l'emploi de sa journée : impitoyable à s'accuser de froideur ou de négligence, impitoyable à se torturer en toute manière, comme pour offrir à Sophie le sang de son cœur. Je regrette de ne pouvoir citer en entier les trente pages de ce *Journal* : c'est sans doute, en son genre, l'un des documents psychologiques les plus étonnants qui soient. En voici quelques phrases, extraites un peu au hasard :

21 avril, 34 jours après la mort de Sophie. – Ce matin, rêverie sensuelle. Puis ma pensée s'est réveillée, et a pris un tour assez philosophique. J'ai passé ma journée dans un état d'indifférence : par instants même, la société m'a presque fait plaisir. J'ai souvent pensé à Sophie, mais pas avec intimité, trop froidement.

24-37. – J'ai eu ce matin une heure bienheureuse. Ma fantaisie, en vérité, a été par moments un peu lascive ; mais, en somme, assez bonne journée. Mon amour pour Sophie m'est apparu sous une lumière nouvelle. Le soir, j'ai trop parlé, mais ma résolution ne faiblit pas. Sophie, doit de plus en plus vivre en moi, et je dois vivre en elle. Ce n'est que dans son souvenir que je me sens véritablement heureux.

25-38. – Aujourd'hui, viril et sage. Le matin, lu *Meister*. Beaucoup pensé à Sophie, bravement et librement. Le soir, j'ai eu une très vive impression de sa mort.

3 mai, 46. – Aujourd'hui, j'ai pris plaisir à causer avec le chef du district ; et, en conséquence, je n'ai vu mes chères images, ce soir, que dans le lointain, et n'ai pu étreindre mes chères pensées.

4-47. – Je me refroidis, avec une tendance à retomber dans l'état de la vie quotidienne. La société m'est funeste. Efforce-toi seulement vers la réflexion du permanent, et vers l'état où elle t'élève ! Oh ! pourquoi suis-je si peu capable de me maintenir haut ?

5-48. – Ce soir, j'ai eu une vision très vive de Sophie, en profil, près de moi sur le canapé, avec sa cravate verte. Mais je constate avec effroi que, pour la voir nettement, j'ai besoin de l'évoquer dans des situations et des vêtements caractéristiques. Plus tard, pourtant, j'ai pensé à elle très intimement.

7-50. – Ce matin, j'ai eu une folle peur de devenir malade. Je ne puis toujours pas m'habituer entièrement à ma résolution. Si ferme qu'elle soit, elle m'est trop lointaine, comme étrangère : et cela me rend furieux contre moi-même.

10-53. – J'ai cueilli aujourd'hui des fleurs sur sa tombe. J'ai pleuré, mais je suis resté froid. Le soir, je suis allé pleurer dans le jardin.

18-61. – Je dois persister toute ma vie à ne vivre que pour elle. Ni moi,

ni personne autre ne doit compter pour moi. Elle est la plus haute, l'unique. Ah ! si je pouvais, à chaque instant, me rendre digne d'elle ! Mon objet doit être de tout rapporter à son souvenir.

20-63. – Sur son tombeau j'ai beaucoup pensé à elle, mais sans être ému. Ce soir, en revanche, j'ai profondément senti l'horreur de sa mort, ma solitude, ce que j'ai perdu en la perdant. Sans elle il n'y a pour moi rien de réel au monde.

22-65. – A mesure que s'apaise la douleur sensuelle, grandit en moi le deuil de l'âme, s'élève une sorte de désespoir tranquille. Le monde me devient sans cesse plus étranger, les choses autour de moi plus indifférentes. Et d'autant plus il fait clair autour de moi et en moi.

14 juin, 88. – Je m'occupe trop peu d'elle : de là tout mon malaise.

15-89. – Sans elle, que me resterait-il ? Jamais je n'oublierai le moment où à neuf heures du matin, le 21 mars, j'ai lu la lettre d'Antoine avec ces terribles paroles : « Notre défunte Sophie. » Dieu tout-puissant ! comment puis-je, après cela, me sentir si souvent froid et distrait. »

A suivre

Nouvelles et Variétés.



DES SOIRÉES D'ALLEMAGNE.

X. MARMIER. JOURNAL DE VOYAGE.

POTSDAM.

Amis , quand vous m'avez reconduit tous les trois
 De Berlin à Potsdam, et qu'alors à la fois,
 Reprenant à loisir, nos vagues causeries,
 Et traversant les bois, les places, les prairies,
 Et courant à la hâte, et rêvant lentement
 Nous avons visité le Versailles allemand.
 Oh oui ! j'aimais à voir cette royale ville,
 Si largement bâtie et toujours si tranquille !
 J'aimais son Frédéric et son grand souvenir,
 Ces lieux où si souvent on le vit revenir,
 Ses monuments de roi, ses livres de poète ;
Sans-Souci, magnifique et paisible retraite,
 Et puis les lacs, le parc, où l'on erre à pas lents,
 Puis le palais de marbre aux rendez-vous galants,
 De Guillaume second, de sa belle comtesse.

Là-bas, où nous avons déjeuné, notre hôtesse
 Était laide, je crois, et le vin bien mauvais ;
 Mais je trouvais tout bien : car alors je rêvais
 Au printemps, à la gloire, aux femmes, aux beaux jours
 Trempés de poésie et mélangés d'amours.
 C'était un ciel de Mai, large, bleu, sans nuages ;
 Qui montrait à mes yeux ces riantes images ;
 C'était un beau matin aux riantes couleurs ;
 C'était ce lieu si frais, ces bosquets et ces fleurs ;
 C'était l'espoir, et vous, et tout ce que l'on aime,
 A prendre pour soutien ou pour joyeux emblème.
 Et puis le soir arrive, et cela va changer.
 Vous partez ; me voilà tout seul, pauvre étranger,
 Perdu dans cette ville où nous étions ensemble.
 Quand je n'aperçois plus le char qui vous rassemble
 La tristesse aussitôt vient me saisir le cœur,
 Et si je veux revoir ces lieux qu'avec bonheur



Nous avons parcourus je n'en sens que le
 vide,
 La fade nullité et l'orgueil insipide,
 Qui les fit si long-temps embellir à grands
 frais.
 Alors, las de les voir, combien je donnerais
 Pour retourner encore de vers la
Holzmarkstrasse,
 Et chez toi, Holtei⁶, prendre ma vieille
 place,
 Trouver ton bon regard, ton serrement de
 main
 Et ne pas te quitter, sans te dire : à demain.

K. E. Holtei

A l'occasion de la parution des *Œuvres complètes* de Novalis,
 Gallimard, 1975

Né en 1772, dans le manoir familial d'Oberwiederstedt,
 Friedrich von Hardenberg n'obtint du destin que vingt-
 neuf années pour devenir le poète Novalis et donner au

⁶ Le poète Karl Eduard Holtei, 1798-1880, dont Xavier fit la connaissance à Berlin.

monde une œuvre qui, pour avoir été conçue dans un temps bien différent du nôtre, n'en est pas moins une de celles que l'homme d'aujourd'hui est sans doute apte à entendre beaucoup mieux que ses pères. Mais cette œuvre disparate, amputée par la mort de son auteur, est encore fort mal connue de nous, et si on la désigne comme la première et peut-être la plus haute expression du romantisme, il n'en reste pas moins qu'on ne la salue d'ordinaire que de loin. On la sait pleine de mystères et d'illuminations. Elle apparaît comme un domaine enchanté dont on n'ose pas franchir le seuil. Un respect religieux l'interdit. Aussi, bien rares sont les lecteurs de « cet unique diamant noir » que sont les *Hymnes à la nuit* et de *Henri d'Ofterdingen*⁷, ce roman inachevé, cet anti *Wilhelm Meister*, dont Novalis, épris d'absolu, voulait, en s'opposant à Goethe, faire « le Livre par excellence, tout à la fois l'Encyclopédie de toute sagesse et la Bible de toutes les intelligences de l'âme et du corps, de l'esprit et du cœur ; ... le Chant de tous les chants, une magie secrète où se retrouverait l'expérience de toutes les expériences possibles sur tous les plans, une sorte de clef charnelle capable non seulement d'ouvrir toutes les intuitions, mais aussi de transposer tout en tout ».

Ces lignes sont d'Armel Guerne. Il est temps de le nommer, car c'est grâce à lui que nous parlons à présent de Novalis. Il vient en effet de publier la traduction des *Œuvres complètes* de son poète et de nous les présenter en deux volumes qui sont un modèle de piété et de fidélité⁸. Sans doute, nous avait-on déjà parlé avec ferveur et compétence de Novalis : Albert Béguin dans un chapitre de son essai sur *l'Âme romantique et le rêve*⁹, Charles Du Bos au cours de quatre entretiens¹⁰, Marcel Brion dans le second tome de son remarquable ouvrage sur l'Allemagne romantique¹¹. D'autres encore, de Maurice Maeterlinck à Julien Gracq... Mais, avec Armel Guerne, textes et commentaires vont de pair, précédés d'une introduction dont ce serait trop peu de dire qu'elle éclaire l'œuvre entière du poète : loin d'en baliser la surface, elle nous mène jusqu'à

⁷ Une traduction de *Henri d'Ofterdingen*, jointe au texte original, nous a été donnée par Marcel Camus, avec une importante préface, dans la « Collection bilingue des classiques étrangers » que publient les éditions Aubier. Une autre traduction de la même œuvre, par Robert Rovini, a paru dans la Bibliothèque 10-18, avec une préface de Julien Gracq.

⁸ Ed. Gallimard, collection « Du monde entier ». Le premier volume contient les romans, les poésies et les essais ; le second, les fragments, ainsi que divers appendices, une biographie de Novalis et une bibliographie de ses œuvres.

⁹ Ed. José Corti.

¹⁰ De copieux extraits de ces entretiens sont publiés en introduction aux *Fragments* de Novalis choisis et traduits par Armel Guerne pour la « Collection bilingue » des éditions Aubier.

¹¹ Ed. Albin Michel.

son centre, jusqu'à son foyer, et nous en fait découvrir les fulgurantes irradiations. C'est qu'Armel Guerne ne se pose pas en froid critique. Une sèche analyse ne livrerait aucun des secrets de Novalis. Pour les connaître, un élan, un total abandon, un don de soi sont nécessaires. Plus encore : il nous faut nous débarrasser de l'opacité qu'un siècle matérialiste a déposée sur nous et, comme nous y invite Armel Guerne, « retrouver à tout prix notre hygiène d'esprit et nous remettre au vert surnaturel des chemins de l'enfance pour aller de nouveau à l'école de la transparence ». Restaurer le cœur ; restaurer l'âme. Ouvrir nos oreilles au « chant de l'être », au « plein accord de sa musique intemporelle ». Ainsi, mais ainsi seulement, pourrions-nous suivre Novalis « dans l'investigation géniale du contenu des apparences, la lumineuse exploration de la nuit et la pénétration sensible de l'invisible ». Nous pénétrons alors dans l'antichambre de Dieu ; nous pressentirons l'ineffable de l'Amour.

Il faut l'avouer : c'est d'abord à la destinée du poète qu'on s'attache. Beau, pur, fragile, il est l'image même, combien émouvante, de la jeunesse. Les trois syllabes de son nom d'emprunt, à elles seules, font rêver, et une aussi brève existence, traversée des éclairs du génie (des éclairs semblables frappèrent Rimbaud), montre en Novalis un élu des dieux. On en pourrait voir un premier signe dans le jour de sa naissance, qui fut le jour d'une éclipse du soleil, et un dernier dans sa mort elle-même – mort qui ne fut précédée d'aucun geste, d'aucun soupir, d'aucune plainte : « Dans la matinée, alors que depuis l'aube il avait lu des livres, puis tenu avec des amis venus à son chevet une conversation animée et heureuse, Novalis demanda à son frère de se mettre au piano et s'endormit tout doucement dans la musique... »

C'était le 25 mars 1801. Cette date ultime, jointe à celle de sa naissance (un 2 mai), permet à Armel Guerne de nous faire remarquer que toute la vie de Novalis est inscrite entre deux printemps : « Le printemps d'une vie. Un printemps de l'éternité. » Quant à sa fiancée, la toute jeune Sophie von Kühn, elle n'avait guère que treize ans lorsqu'il la rencontra pour la première fois, et quinze lorsqu'elle mourut, provoquant une crise qui allait faire éclore en lui une attirance mystique de la nuit, lui faire découvrir dans sa douleur une véritable initiation à la vie et à la mort et, pour tout dire, le sens profond de la destinée humaine. Nul esprit religieux ne sut mieux en percevoir les mystérieux commandements que ce géologue, cet ingénieur des mines que fut Novalis. Et c'est par là qu'il peut particulièrement toucher nos contemporains, souvent déçus par le morne chant des idées. A l'esprit, il oppose l'âme. Son idéalisme lui fait dénoncer la stérilisante pensée

rationaliste ; il souhaite voir l'homme éveiller en lui des sens nouveaux et retrouver l'harmonie perdue avec la nature. De toutes ses forces, il tend vers la lumière. « Là où il n'y a plus de dieux, écrit-il, règnent les spectres. » Nous vivons parmi beaucoup de spectres. Et leur nombre risque d'augmenter chaque jour. Novalis nous invite à les chasser, à nous défendre contre eux. Ce qu'il nous promet au terme d'un chemin où il s'est avancé plus loin qu'aucun autre poète, fût-ce Rimbaud déjà cité, fût-ce Nerval, c'est de reconquérir le Paradis perdu.



Sommaire des numéros 85 à 90 (février 2020-janvier 2021)

Février-mars 2020 - au sommaire du **numéro 85 : Documents littéraires et témoignages** : Pierre Paraf, « Romantique Allemagne ! », *La République*, 1er février 1933. Tancrède de Visan, « Sur l'œuvre de Maurice Maeterlinck » (suite), *Vers et prose*, décembre 1906, janvier-février 1907. Victor de Mars, « Novalis » (suite), *Revue de Paris*, 1841 et « Louis Tieck » (suite), *Revue de Paris*, 1842. Cécile Pitois, « Les nuages sont les racines de notre terre », Projet Art Pub Public, 2020. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.

Avril-mai 2020 - au sommaire du **numéro 86 : Documents littéraires et témoignages** : Victor de Mars, « Novalis » (suite), *Revue de Paris*, 1841. Armel Guerne, Préface aux *Disciples à Saïs*, Guy Levis Mano, 1939. Victor de Mars, « Louis Tieck » (suite), *Revue de Paris*, 1842. Alexandra Besson, *Novalis et la théologie négative*, 2015. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.

Juin-juillet 2020 - au sommaire du **numéro 87 : Documents littéraires et témoignages** : Victor de Mars, « Novalis » (suite), *Revue de Paris*, 1841. Armel Guerne, Préface aux *Disciples à Saïs* (suite et fin), Guy Levis Mano, 1939. Victor de Mars, « Louis Tieck » (suite et fin), *Revue de Paris*, 1842. Louis Réau, « L'exposition centennale allemande » (extrait), *Revue germanique*, 1906. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.

Août-septembre 2020 - au sommaire du **numéro 88 : Documents littéraires et témoignages** : Victor de Mars, « Novalis » (suite et fin), *Revue de Paris*, 1841. Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. André Rousseaux, « Les Romantiques allemands », *Le Figaro littéraire*, 19 janvier 1957. Xavier Marmier, « Des soirées d'Allemagne », *Nouvelle Revue germanique*, tome XV, 1933. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.

Octobre-novembre 2020 - au sommaire du **numéro 89** : **Documents littéraires et témoignages** : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis » (suite et fin), *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. André Rousseaux, « Les Romantiques allemands » (suite et fin), *Le Figaro littéraire*, 19 janvier 1957. Henri Blaze de Bury, « Bettina et la Gûnderode » (extraits), *Revue des Deux Mondes*, X, 1855. Xavier Marmier, « Des soirées d'Allemagne », *Nouvelle Revue germanique*, tome XV, 1933. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.

Décembre 2020-janvier 21 - au sommaire du **numéro 90** : **Documents littéraires et témoignages** : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. Xavier Marmier, « Des soirées d'Allemagne », *Nouvelle Revue germanique*, tome XV, 1833. Charles Andler, « En Thuringe, a dit Nietzsche... », *La Jeunesse de Nietzsche*, Paris, 1921. Meran Mellerio, « Novalis : Henri d'Offerdingen », *Comoedia*, 18 avril 1942. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



POESIS

Novalis et l'âme poétique du monde



Friedrich von Hardenberg, plus connu sous le nom de Novalis demeure l'un des poètes les plus purs qui aient jamais existé. La poésie est au centre de tous ses écrits. En vingt-neuf ans de vie seulement, il a su évoquer les correspondances entre toutes les disciplines, poétiques, philosophiques, scientifiques ou religieuses.

Sa vie correspond elle-même parfaitement à l'émerveillement provoqué par la lecture de ses écrits : son enfance dans les vieux manoirs familiaux, ses années d'apprentissage universitaire, son amour éphémère pour la jeune Sophie von Kühn, la muse de ses célèbres *Hymnes à la Nuit*, et la création de sa légendaire - Fleur bleue - au cœur du roman *Henri d'Offerdingen*.

Sur les traces de Novalis en Allemagne, Frédéric Brun entremêle ses réflexions personnelles, le récit de la vie du poète et les raisons de son attirance pour celui qui demeure deux cents ans plus tard d'une grande modernité. Il évoque comment l'œuvre de Novalis depuis sa disparition jusqu'à nos jours a inspiré des grands écrivains : Hesse, Gide, Maeterlinck, Borges, Breton, Jaccottet... Il aborde les contradictions entre les messages de ce précurseur du romantisme allemand et les bouleversements européens du siècle dernier. Ce livre présente pour la première fois en langue française la vie entière de Novalis dans un style romanesque. L'auteur souhaite ainsi rendre accessibles les idées de ce poète unique et intemporel, peu connu en France, à un lectorat parfois éloigné du monde de la poésie.

Jean Brun, *Novalis et l'âme poétique du monde*, Poesis, 2015.

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Hommage à Philippe Jaccottet

Documents littéraires et témoignages

- Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- Xavier Marmier, « Des soirées d'Allemagne », *Nouvelle Revue germanique*, tome XV, 1833.
- André Bourin, « A l'occasion de la parution des *Œuvres complètes* de Novalis, *Revue des Deux Mondes*, 1975.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2021